

**Thomas Preveraud, dir. *Circulations savantes entre l'Europe et le monde*. Rennes : Presses universitaires de Rennes, 2017. 166
ISBN 978-2-7535-5225-8**

Mélanie Lafrance

Volume 43, numéro 1, 2021

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/1078929ar>

DOI : <https://doi.org/10.7202/1078929ar>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

CSTHA/AHSTC

ISSN

1918-7750 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Lafrance, M. (2021). Compte rendu de [Thomas Preveraud, dir. *Circulations savantes entre l'Europe et le monde*. Rennes : Presses universitaires de Rennes, 2017. 166 ISBN 978-2-7535-5225-8]. *Scientia Canadensis*, 43(1), 114–116.
<https://doi.org/10.7202/1078929ar>

Book Reviews / Comptes rendus



Thomas Preveraud, dir.
*Circulations savantes
entre l'Europe et le
monde*. Rennes: Presses
universitaires de Rennes,
2017. 166 ISBN 978-2-
7535-5225-8.

Qu'ont en commun les maîtres-raffineurs de sucre du nord de l'Europe, les « renégats » occidentaux en pays d'Islam, les naturalistes britanniques et français, les sociologues roumains, les ingénieurs et les militants écologistes français? Ils figurent parmi les acteurs de la circulation des savoirs et des pratiques scientifiques, techniques et culturels entre l'Europe et les mondes extra-européens du XVII^e au XX^e siècle. Leurs rôles et les conditions dans lesquelles ils ont évolué sont examinés dans six études réunies dans le 56^e numéro de la collection *Enquêtes et documents*, éditée par le Centre de recherches en histoire internationale et atlantique. Ces études sont pour le moins diversifiées dans leurs thématiques et leurs approches méthodologiques. Selon Thomas Preveraud, directeur du recueil, cet éclatement volontaire permet de dépasser les études de cas, de saisir les dynamiques de transfert transnational des savoirs et, ultimement, d'interroger la « construction de l'identité européenne » (9-10).

Avec pour point de départ la ville de Nantes, Marion Tanguy retrace les réseaux de circulation d'un savoir-faire, celui du raffinage du sucre, entre l'Europe du Nord, la France

et les Antilles dans la seconde moitié du XVII^e siècle. Les secrets de cet « art » étaient détenus par les maîtres-raffineurs du Nord. Pour combler son retard, l'État français encouragea la « captation des compétences étrangères » (20). Des maîtres-raffineurs et des ouvriers étrangers s'installèrent en France, notamment à Nantes. Certains se rendirent dans les îles antillaises et contribuèrent à l'essor des raffineries locales. Cette mobilité d'une main-d'œuvre spécialisée permit aux raffineurs français et antillais de s'approprier un « savoir-faire subtil » (16), indispensable à la lucrative production du sucre raffiné.

Entre le XVI^e et le XIX^e siècle, « les individus nés dans l'Europe chrétienne qui, à un moment donné de leur vie, se sont fixés dans un pays musulman et en ont adopté la foi et les coutumes » étaient désignés sous l'appellation « renégat » (31). Pierre Ageron présente quatre dossiers « biobibliographiques » consacrés à quatre « renégats » qui, par la traduction d'ouvrages scientifiques européens en langue turque ou arabe, apparaissent comme des passeurs d'un savoir mathématique, physique, astronomique et géographique. Dans leur forme et leur contenu, ces manuscrits témoignent d'une adaptation à la culture locale. Selon Ageron, cet effort « d'inculturation » (35) était en adéquation avec la démarche de conversion religieuse des « renégats » traducteurs.

Thérèse Bru « envisage le double rôle de la distance » (60) dans la construction des sciences naturelles

aux XVIII^e et XIX^e siècles dans les mondes britanniques et français. La distance, ici, est celle qui sépare les métropoles, où étaient concentrées les autorités scientifiques, des milieux extra-européens, où étaient collectés les spécimens. Au début du XVIII^e siècle, cette distance apparaît comme un obstacle. La détérioration des échantillons envoyés en Europe entravait la reproductibilité des expériences. Puis, les pratiques expérimentales se sont standardisées, diffusées et décentralisées. La globalisation des données permit aux savants européens du XIX^e siècle d'accroître leur capacité d'analyse. Par un « effet-retour », la distance se serait ainsi « retournée en avantage » pour l'Europe (73).

Emilia Proceanu revisite la genèse de la sociologie en Roumanie dans la première moitié du XX^e siècle sous l'angle des circulations. Elle déconstruit le récit fondateur, identitaire, de la discipline par une analyse centrée sur un « objet localisé », « la sociologie en Roumanie », plutôt que sur un « objet de mémoire », « la sociologie roumaine » (81). Les trajectoires, les réseaux de contacts et les réalisations des acteurs et actrices impliqués – du « père fondateur » Dimitrie Gusti aux collaborateurs étrangers de l'Institut Social Roumain en passant par les boursiers Rockefeller – mettent en lumière le cosmopolitisme des débuts de la « sociologie en Roumanie », une discipline dont les frontières étaient alors encore indéterminées.

En 1957, l'usine de Paimboeuf (France) produisit des engrais azotés de synthèse selon un procédé novateur développé par la compagnie

américaine Texaco. Philippe Martin rend compte des « facteurs institutionnels et industriels » (122) sous-jacents à cette mutation technologique et à son transfert. L'accès aux matières premières apparaît comme un facteur déterminant. Le procédé américain permettait l'emploi des résidus d'une raffinerie de pétrole située à proximité de l'usine. Le transfert du savoir s'effectua rondement : des ingénieurs français se rendirent aux États-Unis et traduisirent des documents techniques. La vie du procédé fut brève. En 1960, l'accès, facilité par l'État, à une matière première concurrente (gaz naturel) mena à l'adoption d'un autre procédé, danois celui-là.

Alexis Vrignon emprunte quant à lui le chemin inverse d'Emilia Proceanu. Il entend relativiser l'influence américaine sur ce qu'il désigne comme « l'écologisme français » (154) des années 1960. Si la présence de « passeurs transnationaux » (153) au sein de l'organisation *Les Amis de la Terre* symbolise cette influence, les militants écologistes français auraient posé un regard critique sur les idées et les pratiques militantes américaines. Les transferts culturels et militants, qui se manifestèrent sous diverses formes (traductions, voyages, échanges), apparaissent ainsi « profondément ambivalents » (157).

En somme, les six textes réunis dans l'ouvrage dirigé par Thomas Préveraud offrent un aperçu de l'étendue des thématiques dont l'étude, réalisée sous l'angle des circulations des savoirs, peut être fructueuse. Considérant la multiplicité des travaux réalisés depuis la publication de « Knowledge

in Transit » par James A. Secord en 2004 (*Isis*), le recueil aurait bénéficié d'un ancrage historiographique plus développé. Les auteur.e.s des études ont accordé une judicieuse attention aux « passeurs » de savoirs. Souvent invisibles, ces acteurs et actrices « ne peuvent être réduits à de simples vecteurs d'idées » (11). Du XVII^e au XX^e siècle, ils ont contribué à la transmission, multidirectionnelle, des savoirs savants entre l'Europe et les mondes extra-européens, à leur adaptation locale et à leur

redéploiement. Selon Préveraud, « il serait erroné de penser l'Europe comme un centre uniquement émetteur » (12). L'hétérogénéité des études regroupées offre une large perspective sur les circulations savantes. Pour les lecteurs et lectrices de l'ouvrage, qui ne peuvent être familiers avec chacune des thématiques, une harmonisation des textes aurait favorisé l'appropriation du savoir historique transmis.

Mélanie Lafrance, Université Laval